



## *Académie des sciences d'outre-mer*

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Être esclave : Afrique-Amériques, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles / Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard***  
**éd. la Découverte, 2013**  
**cote : 59.404**

À l'abondance, ces dernières années, des publications sur l'esclavage s'ajoute ce livre sans préjugé ni parti pris, œuvre d'éminents historiens. Ils s'appuient sur des sources nombreuses et parfois rares référencées dans des notes en fin d'ouvrage : témoignages (pères Labat et Dutertre) souvenirs d'anciens esclaves (des États Unis surtout) récits anciens, correspondances officielles, lois et décrets, publications universitaires et autres. Les Portugais avaient achevé la découverte des côtes d'Afrique, précisent les auteurs, bien avant celle de l'Amérique. Ils avaient été informés de l'or du Bambouk et de l'esclavage alimentant le trafic transsaharien. Ils s'engagèrent dans le commerce des esclaves avec les négriers africains et arabo-musulmans. Antérieur à la traite atlantique ce commerce a survécu à son abolition. Il était ancré dans les traditions du continent (j'ai vu des esclaves en 1950 à Rey-Bouba, au palais du lamido et sans doute parmi ses guerriers). L'ouvrage fait une description rigoureuse du commerce direct ou triangulaire des européens : la chaîne des forts côtiers Portugais, puis Hollandais, Anglais et Français, les tractations avec les négriers locaux souvent fort éloignés des rivages, les horreurs de la traversée... Lecture qui illustre le sentiment d'une Afrique de l'ouest, longtemps tournée vers le Sahara des guerriers, se retournant, comme quelqu'un dans son lit, vers l'océan d'où venaient d'autres conquérants.

L'ouvrage met bien en évidence le rôle des matières premières dans la traite : l'or pour l'achat des esclaves, la canne à sucre, le café, le coton pour leur servitude. L'auteure constate que la livraison d'esclaves aux six états du sud a enrichi les Bostoniens et suggère des études sur le rôle des banquiers dans la traite.

L'ouvrage se poursuit par l'évocation des liaisons entre colons et leurs concubines, et parfois épouses, africaines et entre acteurs de la traite et africaines libres comme les signares de Saint-Louis. Des métis furent les intermédiaires naturels, parfois enrichis, comme certains luso-africains qui menaient grand train à Elmina ou Ouidah. Si les esclaves ne purent rien transporter au-delà de grains de riz ou de graines d'arbres ils gardèrent mémoire de leurs idoles qui furent assimilés aux saints catholiques. Un dernier chapitre est consacré aux abolitions du 19<sup>e</sup> siècle de la Grande Bretagne en 1806 au Brésil en 1888

Ce livre peut dissiper des préjugés ou des jugements hâtifs. Sa conclusion souligne que l'esclavage et sa traite furent des « entreprises partagées » et que le crime contre l'humanité condamné par la loi Taubira serait aussi à partager. Elle évoque aussi





## *Académie des sciences d'outre-mer*

les traditions africaines obligeant les hommes à des prestations de plusieurs jours pour des travaux d'intérêt général. « Travaux forcés » (Moins lourds que les impôts des sociétés avancées) dont les colonisateurs ont pris avantage pour doter le continent d'infrastructures.

**Yves Rodrigue**

« Les personnages principaux de ce livre sont les esclaves d'Afrique et des Amériques ». Dès les premières pages, les auteurs énoncent l'originalité de leur projet : faire une histoire, non pas de l'esclavage, mais des esclaves, rendre ainsi la parole aux victimes des déportations massives, à partir de l'Afrique, des traites négrières. On sait aujourd'hui qu'elles auraient concerné, sur l'ensemble de la période considérée, 12 à 13 millions de personnes pour l'espace atlantique, 4 millions dans l'océan indien, et vraisemblablement plusieurs millions par les voies terrestres transsahariennes vers la méditerranée et l'orient arabo-musulman, sans compter l'esclavage interne au continent devenu si important à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que le statut servile, lié à un mode de production esclavagiste, a pu devenir prédominant dans nombre de régions de l'Afrique.

Les co-auteurs, l'une, éminente africaniste, et l'autre, spécialiste de l'histoire des sociétés antillaises et américaines, ne sauraient cependant être soupçonnés, en raison de l'amplitude chronologique et géographique de leur étude, d'un quelconque « négationnisme » par rapport à la traite européenne, la mieux connue et la plus massive entre 1670 et 1860. Mais, comme le souligne l'historien Ibrahima Thioub, dans son éclairante préface, l'historiographie de l'esclavage connaît actuellement une révolution des approches, une « déconstruction » commune à des équipes associées de chercheurs des trois continents, dépassant les regards biaisés par les ethnocentrismes ou l'intrusion du mémoriel, pour s'intéresser à la compréhension globale et mondialisée du commerce de la marchandise humaine qui exista de tout temps et dans toutes les zones géographiques.

La parution de cet ouvrage marque opportunément ce renouvellement complet des perspectives, rendu accessible à un large public de lecteurs. Il se caractérise tant par l'excellence de l'information historique sur les sociétés africaines et américaines, que par la mise en cause des clichés longtemps véhiculés sur la question, et un recours à l'ensemble des sources exploitables dont la littérature « grise » (documents administratifs, juridiques, etc.. de toutes sortes), ou aux témoignages des victimes de la traite, jusqu'alors insuffisamment sollicités. Ceux-ci sont en effet beaucoup plus nombreux qu'on ne le croyait, qu'ils proviennent des esclaves islamisés en Afrique ou des récits laissés par des esclaves de l'Amérique et de la Caraïbe anglophone.

L'étude de l'ensemble de ces sources permet de retracer le cheminement des esclaves avant leur arrivée en Amérique, en prenant en considération non pas deux grands acteurs (l'Europe et l'Amérique) mais trois, rendant à l'Afrique son rôle parmi



## *Académie des sciences d'outre-mer*

les protagonistes principaux de ce commerce. Les réseaux de traite des esclaves y étaient en effet, au moment de l'arrivée des européens, très anciennement organisés vers le Maghreb et le Proche Orient musulman, ou pour une utilisation à l'intérieur du continent, ce qui leur conféra une efficacité tragique quand la demande explosa avec le développement de la production sucrière dans les îles atlantiques.

Catherine Coquery-Vidrovitch et Éric Mesnard consacrent des pages, tristement documentées, au drame du déracinement et aux conditions atroces du « passage du milieu » sur les navires négriers, qui pratiquaient pour beaucoup une « traite en droiture » entre la source africaine et la destination américaine. La connaissance de la vie quotidienne des esclaves et de leurs stratégies diversifiées, mais constantes de résistance, s'enrichit de l'étude renouvelée des sources, ainsi que de la volonté de s'y intéresser dans son long cheminement africain précédant l'embarquement. Les auteurs s'attachent longuement aux conséquences de « ce processus de longue durée qui a marqué l'histoire des hommes et les paysages urbains reliés de part et d'autre de l'océan », en mettant l'accent sur l'importance de la « créolisation ». Tant en Afrique qu'en Amérique, elle produisit, pendant des siècles, une double culture métisse marquée par des échanges et des apports multiples dans le domaine des populations aussi bien que dans celui des techniques et de la civilisation, avant que la ségrégation par la couleur et la théorisation du racisme n'apparaissent tardivement, lorsque l'interdiction de la traite et de l'esclavage ne permettait plus de fonder l'exploitation des êtres humains sur la discrimination du statut servile.

Les pages sur la période des abolitions qui terminent l'ouvrage ne sont pas moins révélatrices et édifiantes. L'interdiction européenne de la traite atlantique, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, n'avait pas été suivie de sa suppression avant les années 1860, sans que l'esclavage y ait été, pour autant, officiellement aboli partout. Mais à cause de la fermeture du marché atlantique, les réseaux africains de la traite durent se réorganiser : l'esclavage interne s'intensifia avec le développement du grand centre négrier de Zanzibar à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la mise en place d'un mode de production esclavagiste, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est du continent. L'émergence d'empires militaires fut facilitée grâce à l'accumulation des armes de traite et à l'utilisation massive de soldats-esclaves. Ainsi, la question reste-elle posée de savoir si la formation, à une grande échelle, des sociétés esclavagistes en Afrique ne fut pas la conséquence de la fin de la traite atlantique, comme restent ouvertes les interrogations sur le comportement des Européens par rapport à l'emploi des esclaves africains après la colonisation : coutumes sur lesquelles il convenait de fermer les yeux ? Approvisionnement facilité, fourni par les chefs locaux pour le travail forcé ? En tout état de cause, la colonisation, malgré les tentatives abolitionnistes, notamment anglaises, ne supprima pas un système qui perdura si bien que des lois interdisant l'esclavage ont encore été promulguées par des États africains ces toutes dernières années.

Il ressort de la lecture de cet ouvrage, à travers les témoignages « à taille humaine » des protagonistes comme des victimes, que l'histoire de l'esclavage et de la traite est une histoire partagée. Ce constat ne réduit en rien la responsabilité de l'Europe et de l'Amérique dans ce long processus de déshumanisation et de déracinement des



## *Académie des sciences d'outre-mer*

millions de déportés atlantiques et dans l'hémorragie démographique catastrophique pour le continent africain.

Il permet cependant de mieux comprendre comment l'héritage de cette violence, qui « n'a pas encore été saisie dans toute son ampleur », a pu continuer jusqu'à nos jours à répandre ses néfastes effets sur l'avenir des continents concernés, notamment en Amérique où l'égalité des droits ne fut imposée sous Kennedy qu'en 1963, et en Afrique où les conflits sanglants qui y perdurent gardent les traces de l'opposition entre les régions des razzies et celles des traitants négriers autochtones.

**Jean-Marie Breton**